

Don Lorenzo Milani

Un prêtre du Christ sans demi-mesure

par Alessandra LUKINOVICH, Genève*

Bien des figures marquantes d'une époque tombent dans l'oubli. C'est le cas de don Milani. Très critique à l'égard d'une institution ecclésiastique s'attachant plus à offrir à la jeunesse de l'époque (Guerre froide) des divertissements pour la détourner du communisme que de l'instruire, il enseigna des années à des enfants de paysans afin de leur restituer la parole et la culture. Des écrits méconnus témoignent de cet engagement évangélique radical. Ils méritent le détour.

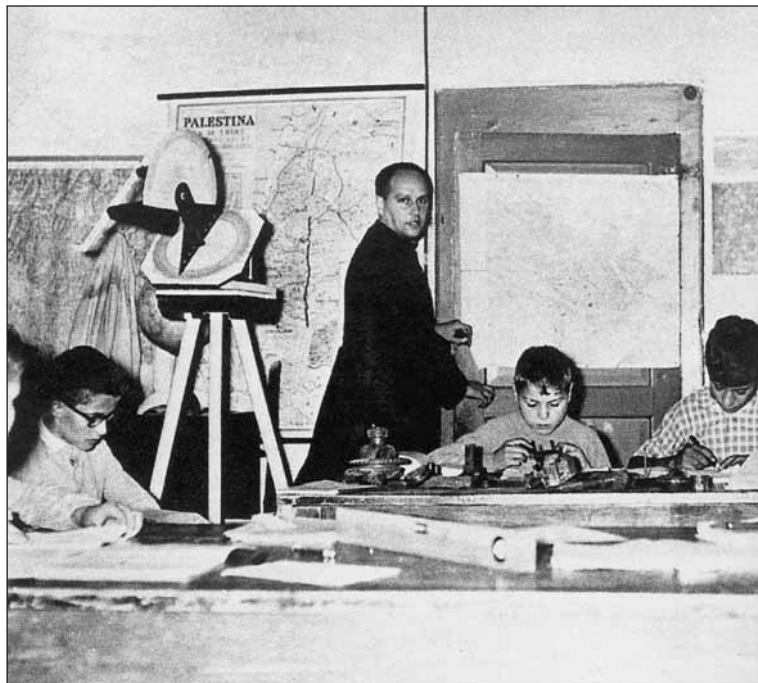
Lorenzo Milani est né à Florence en 1923, dans une famille bourgeoise de grande culture. Alice Weiss, sa mère, était d'origine juive. En 1930, sa famille quitta Florence pour Milan où Lorenzo termina ses études secondaires. Dès 1941 il s'adonna à la peinture. Il s'inscrivit à l'Accademia di Brera, l'Académie milanaise des beaux-arts. Fin '42, à cause de la guerre, sa famille retourna à Florence. Lorenzo manifesta bientôt un vif intérêt pour la peinture religieuse. Il se plongea pendant plusieurs mois dans l'étude de la Sainte Liturgie, ce qui lui fit approfondir sa connaissance de l'Évangile. En novembre 1943, il entra au Seminario Maggiore de Florence pour se préparer au sacerdoce. Il fut ordonné prêtre en juillet 1947 et envoyé comme vicaire à San Donato di Calenzano, bourgade populaire, pauvre, aux portes de Florence.

Il y fonda aussitôt une école pour les jeunes ouvriers et paysans. Il en était le seul enseignant, pour toutes les branches. L'école fit parler d'elle. Don Milani invitait des personnes de toute provenance à venir

présenter ce qu'ils étaient et ce qu'ils connaissaient. Ces conférenciers étaient soumis à la critique intransigeante et impitoyable des jeunes gens et de don Milani. On ne les ménageait vraiment pas ! Au lieu de cultiver l'admiration naïve des intellectuels et des politiciens, le respect a priori des gens de culture et des autorités établies, l'école de San Donato apprenait aux jeunes travailleurs à examiner de près ce qui pouvait être précieux pour les pauvres et à rejeter le reste. On apprenait à penser par soi-même, à s'informer et à analyser, à critiquer et à discuter. Un soir, par exemple, quelqu'un parla de l'*Apologie de Socrate* de Platon, ce fut le grand succès : ils se plongèrent passionnément dans l'étude de l'*Apologie*.

À la mort du vieux curé de San Donato, en novembre 1954, don Milani fut nommé curé de Sant'Andrea di Barbiana, ce qui était une manière de l'exiler. À cette église

* L'auteur de cet article est chargée d'enseignement à la Faculté de lettres de l'Université de Genève.



Don Milani avec ses élèves.

paroissiale, perdue sur les collines, était rattaché un nombre exigu de familles paysannes, dispersées sur un vaste territoire (aujourd'hui, toute cette zone est abandonnée). Peu de temps passa et le curé y fonda une école pour les quelques enfants paysans de Barbiana qui avaient terminé les classes primaires. Un groupe minuscule de jeunes garçons et de quelques filles étaient ses élèves.

Cette école ne connaissait pas de vacances. Elle commençait tôt le matin et se terminait le soir, sept jours par semaine. Il n'y avait pas de récréation, *elle n'avait pas de raison d'être*. Don Lorenzo écrit des pages cinglantes contre le culte des activités récréatives et contre le *temps libre*. Il enseignait aux pauvres pour qu'ils sachent comprendre ce qui est important pour eux de comprendre, prendre la parole et se défendre par eux-mêmes. En fait, il disait que *ce n'est pas le rôle du prêtre de se transformer en assistant social ou en œuvre de*

bienfaisance. Non seulement cela entraîne inévitablement encore plus d'injustice, mais le prêtre a surtout des choses bien plus précieuses à donner que de l'aide caritative, ce sont les sacrements. S'il s'était mis à enseigner aux pauvres, c'était dans son pur intérêt de prêtre, pour avoir des paroissiens responsables et capables d'aller vers le Christ en pleine conscience.

Il ne leur enseignait toutefois *pas l'importance de la messe et de la confession, car ils la comprenaient d'eux-mêmes le moment venu : mon école, écrit-il, comme celle de n'importe quel libéral mé-*

créant, est absolument non confessionnelle. Il désirait surtout qu'ils conservent leur culture de pauvres dans le respect des Dix commandements de Dieu et qu'ils ne la troquent pour rien au monde avec la culture des riches, qui est injustice et tromperie. C'était une école de liberté et de dignité.

Dans cette école, tous les domaines du savoir étaient abordés. De belles photographies ont conservé l'image d'une leçon. On y voit don Milani et ses garçons et deux filles serrés sur deux bancs en plein air, avec quelques autres personnes, peut-être la sacristine Eda et un autre jeune prêtre, écouter attentivement le concert *L'Empereur* de Beethoven sur un petit tourne-disque, une installation improvisée. Puis un enfant montre aux autres, à l'aide d'un bâton, les notes de la partition transcrite sur un grand rouleau de papier. Ensuite tous chantent les notes et l'on s'aide de l'accordéon dont un jeune homme joue. Beaucoup de visiteurs venaient, et don Milani les met-

tait tous à contribution. *On soumettait à une critique serrée ce qu'ils disaient. Les intellectuels et les riches avaient droit de parole seulement à cette condition.*

Les élèves se présentaient aux examens de l'école publique, à Florence, pour acquérir des diplômes professionnels. Ils étaient les mieux préparés et savaient se défendre face à *l'école élitiste de la ville*, ce qui n'était pas simple pour de tout jeunes paysans. Don Lorenzo envoyait ses garçons travailler à l'étranger afin qu'ils connaissent d'autres pays, les travailleurs d'autres pays, et qu'ils apprennent des langues étrangères. Ils allaient chercher du travail à Milan, en Allemagne, même dans le Maghreb. Don Milani les aimait comme s'ils avaient été ses propres enfants. Avant de mourir, il leur a écrit un billet qui dit : ... *Je vous ai aimés plus que je n'ai aimé Dieu, mais j'ai bon espoir qu'il n'a cure de ces subtilités et qu'il a tout mis sur son compte* (c'est-à-dire qu'il ne considère pas cela comme une dette à lui rembourser).

Critique de l'Eglise

En mai 1958 parut *Expériences pastorales*, un ouvrage que don Milani avait commencé à écrire huit ans auparavant, quand il était à San Donato. Malgré l'imprimatur reçu et la préface d'un archevêque, le Saint Office ordonna de retirer le livre de la vente en le taxant d'*inopportun*. Les autorités ecclésiastiques étaient dérangées par le tableau que don Milani avait dressé de la situation de l'Eglise dans les milieux ouvriers et paysans. Par une analyse serrée et lucide, il prouvait dans son livre *que la grande majorité des personnes ayant encore un semblant de lien avec l'Eglise ne le maintenaient absolument pas pour des raisons de foi, mais par convenance sociale et par habitude ancestrale. Du pur paganisme moderne*. Plus encore, à examiner de près les comportements et les motivations des fidèles, souvent *des pauvres de*

fait, mais des bourgeois dans leur cœur, il était bien forcé de conclure que *les églises sont pleines d'athées*. Il aurait pu définir ces gens de *sacrilèges seulement s'il y avait dans leur cœur un minimum de foi*.

Les gens du peuple n'étaient en outre *pas en mesure de voir la contradiction entre être chrétien et être communiste pour la toute bonne raison qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion d'apprendre à penser et à analyser. Ce n'était certainement pas le peu de scolarisation ni les nombreuses heures de catéchisme qui auraient pu le leur apprendre*.

De plus, les autorités ecclésiastiques poussaient les curés à ouvrir des locaux de divertissement et à construire camps de football et cinémas pour arracher les jeunes aux «Maisons du peuple» communistes. Très contraire à cette politique, don Milani s'attache à l'expliquer et à en montrer les résultats désastreux. L'Eglise italienne de l'époque avait une grande peur du communisme. Le danger lui était devenu tangible par le succès électoral des partis de gauche, en priorité du Parti communiste.

Dans les paroisses de certains régions italiennes, notamment en Toscane, la grande majorité des pauvres votaient communiste. Ils s'inscrivaient très nombreux au parti, malgré l'excommunication qui pesait sur les catholiques qui faisaient ce pas. Pourtant, ces communistes se disaient encore catholiques et continuaient à fréquenter les églises pour les grandes fêtes liturgiques, pour recevoir les sacrements, pour participer à des institutions paroissiales, comme à la compagnie de ceux qui portaient les cercueils dans les funérailles. Et tout en restant dans l'Eglise, ils étaient méfiants à l'égard des curés, les haïssaient, les méprisaient. Ils les voyaient comme des *amis des riches, des patrons exploitateurs et des bourgeois, ce qui n'était souvent pas si faux*, comme le note don Milani. Bref, ces gens vivaient *sans souci, dans la plus totale incohérence, mais jusqu'à quand* allaient-ils continuer à le faire ? Les prêtres vivaient quant à eux *sans*

souci du Christ pauvre, du Christ des Béatitudes. Ce n'était pas étonnant si un phénomène nouveau s'imposait peu à peu, lentement mais inexorablement : les églises se vidaient.

Dans les milieux ecclésiastiques, on identifiait évidemment la cause de la désertion des églises à la bête noire, le communisme. Les autorités ecclésiastiques pensèrent regagner et retenir la jeunesse avec la récréation : *terrains de foot, cinémas paroissiaux où passaient de stupides films américains avec approbation de la censure catholique, bars, tables de ping-pong, télévision, excursions de plaisance.* On venait *soi-disant à la rencontre des désirs des gens.* Les prêtres devenaient des *gérants de divertissements en tout genre,* ils passaient leur temps dans des discours creux, *parlant de sport, vendant cigarettes et bonbons, boissons gazeuses et alcoolisées.* Et l'Eglise dépensait beaucoup d'argent dans ce but. Elle était d'autant plus haïe et méprisée par les gens du peuple. Les jeunes venaient bien *vers les curés le temps de s'amuser, mais dès que les choses sérieuses et les vrais problèmes de la vie commençaient, qui les voyait encore ? Et ils avaient raison de s'en aller. Que pouvaient leur offrir de tels prêtres ?* Ils étaient moins crédibles que jamais. D'où la position tranchée de don Milani : *Un curé ne doit pas se rendre sympathique, se prostituer, au contraire, il doit être détesté, odieux. Il ne doit pas s'adapter aux façons du monde, car, de cette manière, il ne fera pas passer le message du Christ, mais celui de l'homme pitoyable et insignifiant qu'il est, ou pire, celui de la culture des riches, la culture du monde, qui écrase les pauvres et pervertit les hommes et les femmes.*

Des écrits remuants

Lorsqu'il le fallait, don Milani prenait position dans la presse, catholique ou pas. Il discutait ses interventions publiques, comme tout ce qu'il faisait, avec les élèves

de son école. En février 1965, il écrivit une lettre ouverte aux aumôniers militaires qui avaient condamné l'objection de conscience comme *contraire au commandement chrétien de l'amour et comme un acte de lâcheté.* Don Lorenzo fut traîné devant le Tribunal de Rome sous l'accusation d'apologie de crime. Il ne put se présenter au procès à cause de l'aggravation de sa leucémie qui avait commencé à se déclarer en 1960. Il se défendit par écrit. Après avoir été absous en 1966, il fut condamné en 1968 devant la Cour d'appel, qui supprima la première sentence d'absolution. Mais don Lorenzo était mort depuis plus d'une année.

En juillet 1966, les élèves de l'école de Barbiana, dont les plus grands commençaient désormais à enseigner aux plus petits, avaient entrepris d'écrire, sous la direction du prêtre, la *Lettera a una professoressa (Lettre à une enseignante),* une dénonciation du système scolaire italien, un système éducatif au service des seuls riches. Le livre parut en mai 1967. Don Lorenzo mourut à Florence, chez sa mère, le 26 juin 1967 à l'âge de quarante-quatre ans.

Après sa mort, les anciens élèves de son école ont publié un choix de ses lettres (*Lettere de don Lorenzo Milani priore di Barbiana*). Sa mère a fait de même (*Lettere alla mamma*) ainsi que l'un de ses amis, Gian Carlo Melli (*Lettere di un'amicizia*). Un petit livre intitulé *L'obbedienza non è più una virtù* réunit les documents du procès contre don Milani, notamment sa *Lettre aux juges.*

Pendant de longues années, don Lorenzo Milani a travaillé à un catéchisme *selon un schéma historique,* écrit en partie avec ses jeunes élèves. Il n'a jamais achevé ce travail, car il n'était jamais assez satisfait du texte. En général, il travaillait et retravaillait longuement ses écrits. Il était consciencieux et soucieux de précision. Il se savait passionné et donc *capable de dire n'importe quoi en un moment d'emporte-*

ment, lui qui faisait si grand cas de la vérité ! Le catéchisme inachevé a néanmoins été publié après la mort de don Milani. Même comme cela, c'est une chance d'avoir ce document ! Un recueil de lettres a paru en français. Il est épuisé depuis longtemps et n'a pas été réédité. Pourquoi ? Il existe un beau documentaire en français sur don Lorenzo que j'ai eu l'occasion de voir il y a quatre ou cinq ans. Pourquoi n'est-il pas davantage diffusé ?

A l'école des pauvres

Proche des pauvres, tout assoiffé de justice qu'il était, don Lorenzo Milani se défendait d'être un *prêtre de gauche*. Au milieu d'un peuple de communistes, en s'associant à leur quête de justice, il ne faisait aucun compromis avec l'idéologie marxiste. L'Évangile contient tout, à *quoi bon chercher son inspiration dans des enseignements du monde, singer le monde, se confondre avec lui ?* Don Lorenzo Milani était un prêtre. Un vrai prêtre de Jésus-Christ, un point, c'est tout. Et il l'était avec une cohérence extrême. Il faisait ce qu'il disait, il disait ce qu'il faisait. Il refusait tous les compromis qu'il tenait pour incompatibles avec la mission sacerdotale. Il considérait par exemple les prêtres ouvriers comme *des prêtres déguisés*. Il marquait ses distances d'avec les cercles *abstraits et présomptueux* d'intellectuels catholiques progressistes de Florence. *Il avait, lui, choisi le meilleur des publics : les pauvres. Il était un prêtre de montagne, jamais il ne serait devenu un prêtre de salon ou de cénacle intello-mystico-ascétique.*

Il s'attachait principalement à dénoncer les trahisons de l'Évangile par la hiérarchie de l'Église catholique et par son clergé avant de dénoncer les erreurs chez les autres, chez *les lointains*, comme il disait (il pensait surtout aux communistes et à

ceux qui ne fréquentaient plus les églises). Il agissait ainsi car il aimait l'Église.

Lorsque l'institution ecclésiale abandonne la vérité sans compromis de l'Évangile pour *se mettre avec le monde et assimiler son idéologie, qu'elle soit celle des classes dominantes ou celle du peuple exaspéré qui veut dominer à son tour, n'aboutit-elle pas à un mépris objectif des pauvres et, ce qui est bien pire, dit don Milani, au mépris de la pauvreté ? Si les pauvres s'en vont, affirme-t-il, c'est alors normal.*

Quel enseignement pouvons-nous tirer aujourd'hui de la vie et de l'œuvre du curé de Barbiana ? Qu'il ne faut pas parler *sur les pauvres*, c'est-à-dire par-dessus la tête des pauvres, et faire à leur propos de *grands discours d'intellectuels destinés à d'autres intellectuels, de petits ou grands bourgeois de «bonne volonté» à d'autres petits ou grands bourgeois «de bonne volonté»*. Il faut restituer la parole et la culture aux pauvres, *parce que nous, les instruits, les privilégiés, les leur avons volées. Il faut leur rendre ce que nous leur avons pris, et non leur faire la charité. Il faut aller nous à leur école, et non les déformer et les manipuler dans la nôtre.* Don Milani disait que finalement, *il avait plus appris, lui, de ses enfants qu'ils n'avaient, eux, appris de lui.*

Ce prêtre et sa poignée d'enfants nous montrent à l'évidence, encore et peut-être surtout aujourd'hui, que les Béatitudes ne se vivent pas dans l'abstrait de l'humanité toute entière ni dans la confection de documents ou dans de grands débats à haut niveau. Elles se vivent dans la relation concrète et quotidienne avec quelques-uns de nos frères en chair et en os, à qui nous pouvons vraiment donner notre vie pour pouvoir retrouver tous ensemble, selon les termes de don Milani, *notre dignité perdue d'enfants de Dieu*. Sinon, à qui pourrions-nous dire que nous l'avons aimé plus que Dieu, confiants que Dieu ne le prendra pas mal ? N'est-ce pas là le seul véritable amour ?

A. L.